

Fixation du sujet et capitalisme.

« Très vite dans ma vie, il a été trop tard. » Cette phrase qui s'inscrit dans le début de « L'amant » de M. Duras fait écho à l'incipit de Proust : « Longtemps je me suis couché de bonne heure », comme si la torpeur, le prolongement du temps de l'enfance s'arrêtaient net sur un trop tard. Trop tard, cette fixation où chaque être humain serait mis en demeure de faire avec ce longtemps de l'enfance qui le déborde et ce « très tôt trop tard ». Freud nous rappelle ainsi que succède à l'hallucination du principe de plaisir le fantasme qui jette le sujet hors d'une certaine réalité. "... toute névrose a pour conséquence, et donc vraisemblablement pour fin, d'expulser le malade hors de la vie réelle, de le rendre étranger à la réalité." La pulsion sexuelle trouvant facilement une satisfaction auto-érotique, cela implique « pour longtemps » que le sexuel se rattache à la dimension fantasmatique.

Si nous reprenons la scène du bal du ravissement de Lol V Stein, le ravissement de l'être aimé la précipite dans ce qu'elle définit comme « une vie parasitaire » qui la ravit et la tiendra toute sa vie, une vie finalement, qui ne se trouverait pas si loin d'illustrer ce que Lacan entend avec le concept de « Jouissance ». Quand La Boétie affirme que l'homme « naturellement il tient le pli que la nourriture lui donne » nous entendons aussi l'oxymore existentiel de la condition humaine, à savoir : que la jouissance, l'être humain la tient et ne la lâche pas facilement, que peut-être cela le tient d'une certaine façon. « Ça jouit et ça ne veut rien savoir du tout », affirme Lacan dans le séminaire *Encore*.

« Madame Dodin », un récit de Duras, fait saillir ce paradoxe de manière éclatante. La femme dont il s'agit est la concierge de l'écrivain. Après s'être dévouée corps et âme à ses enfants qui, constate-t-elle, attendent « maintenant qu'elle creve » et devienne un rebut, se voue à la gestion des poubelles des habitants de l'immeuble pour qui elle éprouve une haine passionnelle : chacun de leur déchet devient la preuve manifeste de leur bassesse morale, de leur embourgeoisement et de leur vie parasitaire...les réduisant à n'être que des pourritures. "...chaque individu est virtuellement un ennemi de la civilisation, puisqu'enfin elle est censée être un intérêt universel de l'humanité », nous dit Freud dans « *L'avenir d'une illusion* ».

Madame Dodin se sent traitée comme un déchet, elle aussi; par rétorsion, elle met en place quelques agirs qui sont autant de règlements de compte : elle resquille ainsi sur tous les objets tombés des fenêtres qu'elle confisque. Le texte de Duras tourne autour de la fièvre de ces objets, il semble que toute la vie des êtres de l'immeuble soit prise dans la circulation vertigineuse de ces ordures. Seule petite parenthèse, l'amitié que la concierge noue avec le balayeur de rues. Gaston soutient Madame Dodin dans la légitimité de ses protestations; mais pas de séduction entre cet homme et cette femme, bien que nous pressentions un possible désir de Madame Dodin, aussitôt rabattu sur sa haine du voisinage et des ordures qui s'amoncellent. Dans ce huis-clos qui pousse jusqu'à l'acmé le malaise de la civilisation, vouant à une haine ordinaire chaque événement, il semble qu'il n'y ait pas de place pour la sexualité. Seule une locataire, Mlle Mimi (définie arbitrairement par la concierge en ces termes : « C'est bouché à l'émeri, et pas que d'un seul côté ») met en scène la différence des sexes. Dans ce récit nous percevons toute l'ardeur absurde de Madame Dodin dans

laquelle elle se consume face à ceux qui consomment, nous laissant pressentir ce que sont nos prisons capitalistes.

Ce documentaire sur la condition de Mme Dodin peut s'entendre comme la métaphore des impasses de notre civilisation où nous sommes asservis par les objets qui nous font sombrer dans une déchéance de notre humanité. Il n'y a plus d'hommes et de femmes : nous ne sommes plus que des consommateurs. Toute l'effervescence de l'immeuble semble drainée par la vie matérielle dans des relations dominants-dominés, fixation immuable.

Dans son documentaire « *L'amour existe* », Maurice Pialat soulignait déjà : « La banlieue grandit pour se morceler en petits terrains. La grande banlieue est la terre élue du P'tit pavillon. C'est la folie des p'titesses. Ma p'tite maison, mon p'tit jardin, mon p'tit boulot, une bonne p'tite vie bien tranquille. Vie passée à attendre la paye. Vie pesée en heures de travail. Vie riche en heures supplémentaires. Vie pensée en termes d'assistance, de sécurité, de retraite, d'assurance. Vivants qui achètent tout au prix de détail et qui se vendent, eux, au prix de gros. »

Souhaitons que les psychanalystes puissent donner à penser qu'une aventure existentielle est possible. Comme le dit Freud, lors de sa dernière interview, « le combat continue ».

Fabienne BERT